

La bannière verte de Mahomet et l'expansion du commerce mondial

vendredi 11 décembre 2009, par [BATOU Jean](#) (Date de rédaction antérieure : 10 décembre 2009).

Sommaire

- [L'Arabie de Mahomet](#)
- [Les premiers pas d'un prophète](#)
- [Le discours social de l'islam](#)
- [Sous la bannière verte du](#)

Mahomet voit le jour à La Mecque, aux environs de 570 de l'ère chrétienne. L'Arabie centrale connaît alors un développement rapide, stimulé par le flux des caravanes qui acheminent marchandises et informations sur les axes Nord-Sud, de la Palestine au Yémen, ou Est-Ouest, de l'Ethiopie au golfe Persique. La naissance de l'islam ne peut être appréhendée hors de ce contexte.

Aux quatre points cardinaux de cet univers, les deux grands empires romain byzantin – qui contrôle toujours la majeure partie du pourtour méditerranéen – et sassanide perse, ainsi que les deux civilisations de l'Ethiopie (royaume d'Aksoum) et de l'« Arabie heureuse » (Himyar ou Yémen), constituent de puissants pôles d'attraction. Byzance est alors l'alliée de l'Ethiopie chrétienne, tandis que la Perse sassanide réussit à se soumettre l'Arabie du Sud qui perd ainsi une partie de son ascendant sur le reste de la péninsule. De 540 à 629, les guerres incessantes entre Byzantins et Perses affaiblissent cependant leur emprise sur les zones contestées du Croissant fertile, peuplées de plus en plus par des migrant-e-s d'origine arabe.

Jouant pleinement leur rôle d'intermédiaires, les tribus bédouines d'Arabie centrale, en partie sédentarisées, développent alors un réseau de marchés et de foires, avec La Mecque en son centre. Elles sont en contact avec de nombreux dissidents chrétiens (monophysites, nestoriens, etc.) du Croissant fertile, mais aussi d'Ethiopie et du Yémen, qui se disputent à propos de la double nature divine et humaine du Christ, mais aussi avec les zoroastriens et les juifs de Perse. [\[1\]](#)

L'Arabie de Mahomet

« Le Croissant fertile et ses régions environnantes offrent des points de contact à plus de routes de commerce lointaines qu'aucune autre région comparable » d'Eurasie. [\[2\]](#) Par ailleurs, sa relative aridité – hors de ses grandes plaines alluviales –, favorise les éleveurs semi-nomades et les marchands, capables de contrebalancer ensemble l'ascendant de l'aristocratie foncière. Cette alchimie sociale encourage l'éclosion des religions monothéistes – zoroastrisme, judaïsme et christianisme –, qui répondent mieux aux besoins des classes marchandes, préoccupées avant tout par la régulation des rapports interpersonnels. L'individu est désormais posé comme responsable d'une vie unique (pas de réincarnations multiples), devant un seul Dieu et une seule communauté, porteurs d'une même justice aux aspirations égalitaires.

Encart : Commerce et religions du salut individuel

« Tant qu'il est lié, pour ainsi dire, organiquement à son clan, à sa tribu, à son village, à sa ville, qu'il n'est, dans une société rigoureusement hiérarchisée, qu'un élément interchangeable, rivé à la place que le destin lui a assignée pour une fonction toujours la même, l'homme se voit imposer l'idée d'une vie d'outre-tombe semblable ou parallèle à celle-ci. Là-bas aussi les unités sociales de ce monde-ci continueront à encadrer les pâles fantômes qui mèneront une vie diminuée. Sur ces terres d'au-delà de la mort, des ombres de serviteurs soigneront les spectres des maîtres, des fantômes de paysans cultiveront la terre pour eux et les artisans d'outre-tombe pourvoiront à leurs commodités. Mérite et démerite sur cette terre n'y changent pas grand chose. (...) »

Mais quand vinrent les temps du grand commerce international qui brassait les peuples, les hommes et les idées, quand des sociétés s'établirent où l'argent devint la mesure de toutes choses, où l'économie monétaire brisa les frontières des groupes ethniques, où chacun put faire personnellement sa fortune, où la valeur de l'individu dans ce monde dépendit de la place qu'il s'y était faite par sa lutte à lui, on se mit à espérer pour chacun un sort à sa mesure propre. Dès lors, se levèrent des prophètes qui (...) promettaient individuellement [aux riches] un châtement dans ce monde d'abord, puis dans l'autre. Dès lors se constituèrent des sociétés, des communautés, qui enseignaient à leurs membres comment atteindre une condition heureuse dans l'autre monde, comment se sauver individuellement. »

(Maxime Rodinson, *Mahomet*, 1994)

Aux frontières des grands Etats agricoles, les sociétés d'éleveurs et de marchands, qui se livrent souvent aussi au pillage, contrôlent les échanges entre la Méditerranée et les mers du Sud. Ce sont certes des nains par rapport aux grandes civilisations agricoles, mais ils sont assis sur leurs épaules de géants et voient parfois plus loin qu'elles. La domestication du chameau leur garantit tout à la fois le lait, la caravane (du sanscrit *karhaba* qui signifie chameau) et un atout militaire décisif, en plus du cheval. Ces tribus, ainsi que leurs cousines, établies dans les oasis, sont les plus prestigieuses : elles se nomment elles-mêmes les 'Arab. Elles jouissent d'un ordre social peu hiérarchisé, peu polarisé, et donc solidaire : l'individu y est considéré comme responsable de ses choix, si bien que la violence intergroupe est limitée par les représailles qu'elle suscite.

« *Durant l'enfance de Mahomet, note Hodgson, la plus grande part du commerce entre le bassin méditerranéen et l'océan indien passait par les routes terrestres contrôlées par les arabes* ». Sur le plan spirituel, tandis que les Perses, protecteurs des juifs, remportaient victoire sur victoire contre Byzance, les idées bibliques de toutes obédiences se répandaient en Arabie centrale le long des routes caravanières. « *On se tournait dès lors vers les religions universalistes, les religions de l'individu, celles qui, au lieu de concerner le groupe ethnique, visaient à assurer le salut de chaque personne humaine dans son incomparable unicité* ». [3] Le judaïsme, déjà implanté dans quelques oasis, mais aussi le christianisme, dont les pieux ermites frappaient l'imagination des contemporains, manquaient cependant de racines locales.

Le vieil Allah, divinité unificatrice des Bédouins, jusqu'ici dépourvu de culte spécifique, allait-il

pouvoir écarter les innombrables idoles tribales et « *renaître* » comme authentique Dieu du Livre ? Rodinson estime que c'était dans l'air du temps : « *Un Etat arabe, guidé par une idéologie arabe, adapté aux nouvelles conditions et cependant encore proche du milieu bédouin qu'il devait encadrer, constituant une puissance respectée à égalité des grands empires, tel était le grand besoin de l'époque. Les voies étaient ouvertes à l'homme de génie qui saurait mieux qu'un autre y répondre* ». Cette mission va échoir à la Mecque, qui contrôle l'axe Nord-Sud du Hedjaz – principal noeud commercial de l'Arabie occidentale et centrale, à équidistance de la Syrie, de la Perse et du Yémen. Il faut dire que son lieu de culte, la *ka'ba*, déjà sous la tutelle d'Allah, s'offre en sanctuaire aux nombreuses divinités païennes de toute la région et attire même des chrétiens en pèlerinage.

Les premiers pas d'un prophète

Au début du 7^e siècle, l'Arabie profite de l'affaiblissement politique de ses voisins, dans un contexte de dynamisation des échanges sur son territoire. Sur le plan culturel, cette vitalité se traduit par l'essor de la poésie préislamique qui contribue au développement d'une langue commune à partir de différents dialectes. Ces odes récitées, rythmées, à la métrique codifiée, dépeignent avec force le cadre de vie, les idéaux et les sentiments des Arabes de ce temps. [4] *Le Fou de Laylâ* [5] date de la seconde moitié du 7^e siècle : il évoque l'amour impossible qui peut mener à la transgression sociale, à la folie, mais aussi à la spiritualité :

« *Le soir son visage éclairait les ténèbres
comme la lampe d'un moine retiré du monde.* »

Ces poètes inspirés, de même que les ermites chrétiens, ne sont pas sans rapport, nous le verrons, avec le destin de Mahomet (on devrait plutôt parler de Mohammad – Mehmet pour les Turcs, Mamadou pour les Africains). Celui-ci naît dans un clan déshérité de la puissante tribu des Qoraysh, qui contrôle le temple de La Mecque, et dont la légende raconte qu'elle domine les principales routes commerciales du Hedjaz. Orphelin de père et de mère dès son jeune âge, il aurait été recueilli par son grand-père, puis par son oncle, Abou Tâlib, un commerçant aisé, avant d'épouser à l'âge de vingt-cinq ans une riche veuve de quinze ans son aînée, Khadîja, dont il aura quatre filles.

L'historien est mieux renseigné sur Mahomet que sur Jésus. [6] On le décrit semble-t-il comme un individu de taille moyenne aux larges épaules et à l'ossature forte, bâti d'une seule pièce. Doté d'une grande tête, d'un visage allongé et mince, animé par des yeux noirs, c'est un homme réfléchi et pondéré, capable de négocier longuement comme de passer rapidement à l'action. Il deviendra vite un marchand prospère, si bien que son langage en restera imprégné : le Coran évoque ainsi le jugement dernier comme « *l'apurement des comptes* » (21, 1). Ces succès matériels ne paraissent pourtant pas lui apporter une satisfaction suffisante : son incapacité à donner à son épouse un héritier mâle le trouble ; sa renonciation volontaire à toute relation extra-conjugale le frustre sans doute, dans un monde où les jeunes hommes vivent une sexualité très libre ; et surtout, la non mise en valeur de ses qualités spirituelles et politiques exceptionnelles le font souffrir.

Sur les traces des prédécesseurs arabes du monothéisme (*hanîf*), mais aussi des mystiques juifs et chrétiens, Mahomet passe de longues heures à méditer dans une caverne de la colline de Hirâ, aux abords de La Mecque. C'est ici qu'une nuit, il reçoit « *la Vraie Vision (...) comme le surgissement de l'aube* », confiera-t-il plus tard à sa future épouse Aïsha. Ce fut d'abord une voix qui lui disait : « *Tu es l'Envoyé de Dieu ! (...) Après les sensations de présence surnaturelle, les visions vagues, les auditions de simples phrases, vinrent les longues suites de paroles bien ordonnées, offrant un sens net, un message* ». Enfin, l'Etre puissant lui commanda de réciter : « *Au nom de Dieu...* ». Il venait de prononcer les premiers mots de ce qui allait devenir le Coran. « *Tout cela se passait dans le*

cerveau d'un seul homme, commente Rodinson, mais il s'y reflétait, il s'y remuait les problèmes de tout un monde et les circonstances historiques étaient telles que le produit de toute cette agitation mentale était propre à secouer l'Arabie et, au-delà, l'univers ».

Encart : Quand et comment le Coran a-t-il été écrit ?

Les scientifiques sont aujourd'hui très divisés sur les modalités concrètes et l'époque probable de la rédaction définitive du Coran. A-t-il été achevé pour l'essentiel du vivant ou juste après la mort de Mahomet, ou encore quelque 200 ans plus tard, bien après la conquête arabe ?

Pour Maxime Rodinson : « Les groupes de paroles que Mohammad récitait comme lui étant inspirées par Allah, les révélations, formaient ce qu'on appelait une 'récitation', en arabe *qor'ân*. Elles furent notées de son vivant sur des documents dispersés, morceaux de cuir, os plats de chameau, tessons de poterie, tiges de palme, etc. De son vivant aussi, on commença à grouper ces fragements, on en fit des sourates ou chapitres. (...) Se constituait un livre (*kitâb*) comme ceux des juifs et des chrétiens. (...) Ainsi l'ensemble des révélations se coulait dans le moule d'unités où un certain ordre, un certain plan se laissaient distinguer. (...) Ce travail s'est certainement fait sous la surveillance au moins de Mohammad, s'il n'y a pas travaillé lui-même. (...) » (*Mahomet*, 1994).

Pour John Wansbrough : la réécriture du Coran a été un long processus, marqué par de nombreuses confrontations avec le judaïsme et le christianisme, et sa version définitive est postérieure à l'an 800 (*Quranic Studies*, Oxford, 1977 ; *The Sectarian Milieu : Content and Composition of Islamic Salvation History*, Oxford, 1978.). Par ailleurs, Patricia Crone (1987) a été jusqu'à mettre en doute que Mahomet et l'islam soient originaires de La Mecque (cf. note 1).

Pour en savoir plus : *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., 12 vol., Leiden, Brill, 1960-2005.

Le discours social de l'islam naissant

Toute foi monothéiste tend à poser le principe de l'égalité de chacun-e et de sa soumission à la volonté de Dieu, mais aussi de son salut ou de sa condamnation à la fin des temps, sans égard à sa fortune. Ceci est vrai à plus forte raison de l'islam, qui rejette même le dogme chrétien de la Trinité au nom de l'unicité absolue d'Allah. Le Coran présente ainsi au fidèle, de façon très colorée, les tourments de l'enfer et les délices du paradis. « *L'individu (...), souligne Rodinson, prenait une valeur particulière et éminente. C'est de lui que s'occupait l'Etre Suprême, lui qui l'avait créé et qu'il jugerait sans considération de parenté, de famille, de tribu* ».

Dès les dernières décennies du 6^e siècle, note Hodgson, l'enrichissement des marchands de La Mecque « *menaçait la solidarité tribale et, dans tous les cas, minait l'idéal bédouin d'un homme généreux pour lequel la richesse était une distinction bienvenue mais relativement éphémère* ». Ce sont donc les esprits les plus libres, rejetant la domination des couches dirigeantes de la société mekkoise, qui se tournent les premiers vers Mahomet : parmi eux, des jeunes de bonne famille en révolte contre leurs aînés, mais aussi des membres de clans moins influents, des non Mekkois, des

individus hors clans, voire des affranchis ou des esclaves. Le prophète prend d'ailleurs parti pour les pauvres et les orphelins en admonestant les riches Qorayshites, dont il méprise l'arrogance :

*« Prenez garde ! Vous n'honorez pas l'orphelin !
Vous n'incitez pas à nourrir le pauvre !
Vous dévorez l'héritage goulûment !
Vous aimez la richesse d'une passion sans borne ! »*
(Coran, 89, 17-20)

Dans le principe des religions révélées, les injonctions du Très Haut sont communiquées aux hommes par l'entremise d'un prophète, auquel sa position fait légitimement ambitionner le pouvoir spirituel suprême : *« Comment un homme à qui Dieu parlait directement, remaque Rodinson, pourrait-il se soumettre aux décisions d'un quelconque sénat. Comment les prescriptions de l'Etre suprême pourraient-elles être discutées par l'aristocratie mekkoise ? »* D'ailleurs, Mahomet ne développe-t-il pas *« une attitude critique [Rodinson dira même : « implicitement révolutionnaire »] – envers les riches et les puissants, donc les conformistes. »*

La répression va donc s'abattre sur la quarantaine de partisans de Mahomet, en particulier sur les plus vulnérables d'entre eux : l'esclave noir Bilâl est ainsi exposé au soleil par ses maîtres, aux heures les plus chaudes de la journée, avec un rocher sur la poitrine. Dans cette lourde atmosphère, le prophète gagne cependant encore quelques disciples, comme 'Omar ibn al-Khattâb, qui sera plus tard le second calife à lui succéder. Certains émigrent en Abyssinie, même si la plupart jouissent encore de l'appui de leur clan : Mahomet est protégé par les Banou Hâshim, en particulier par son oncle, le très influent Abou Tâlib. C'est la mort de ce dernier, en 619, ainsi que celle de sa première femme Khadija, qui vont rompre ce précaire équilibre.

En 622, alors que Byzance affamée est assiégée par les Perses et les Avars dans un parfum d'apocalypse, le petit groupe des croyant-e-s prend le chemin de Médine, à 350 km au N-O : c'est l'hégire, soit le début du calendrier musulman. Ici, la nouvelle organisation sociale à laquelle préside Mahomet, encouragée par la voix d'Allah, continue à défendre les intérêts des orphelins, des mendiants et des voyageurs. Elle recommande de bien traiter les esclaves et si possible de les émanciper ; l'esclavage est même proscrit parmi les fidèles. En 632, lorsque le prophète en personne, quelques mois avant sa mort, conduit le premier pèlerinage à La Mecque (hajj), il insiste sur l'égalité de tous les hommes devant Allah, qu'ils soient riches ou pauvres, Arabes ou non, inspirant ainsi le rejet assez général du racisme par l'islam.

Encart : Un islam des pauvres ?

« Le Coran (...) transmettait aux générations futures le message d'un homme opprimé, qu'avait à un moment donné indigné l'injustice et l'oppression. Il charriaient dans son texte chaotique des invectives et des défis aux puissants, des appels à l'équité et à l'égalité des hommes. Un jour, il se trouva des hommes pour s'emparer de ces paroles et s'en faire des armes.

Les Arabes de souche (...) avaient dû admettre l'égalité avec eux des hommes qu'ils avaient conquis et dont beaucoup maintenant s'identifiaient totalement à eux. Le mouvement révolutionnaire qui imposa cette égalité triompha au nom des propres valeurs qui les avaient fait vaincre. (...) A travers les siècles, maint et maint autre mouvement (...) devait faire de même. (...) Quelque part, à la source de ces agitations réussies ou non, de ces conceptions plus ou moins justifiées, plus ou moins

inadéquates, il y avait celui qui avait été un obscur chamelier d'une humble famille de Qoraysh. (...)

Les idées ont leur vie propre et cette vie est révolutionnaire. Une fois ancrée dans la mémoire des hommes, couchées par écrit sur le papyrus, le parchemin ou même pour le Coran sur des omoplates de chameaux, elles continuent leur action au grand scandale des hommes d'Etat et des hommes d'Eglise qui les ont utilisées, les ont canalisées, ont élaboré une casuistique afin d'en éliminer les répercussions dangereuses pour le bon ordre d'une société bien réglée. »

(Maxime Rodinson, *Mahomet*, 1994)

Sous la bannière verte du commerce

Hodgson insiste sur le fait que la communauté des fidèles – celles et ceux qui ont accepté la révélation – se trouvent désormais réunie au sein de l'oumma (de umm, mère) par des liens dépassant les barrières tribales. A Médine, Mahomet s'efforce de doter cette communauté de règles propres, mais aussi de moyens financiers, notamment par le biais de l'impôt, jetant ainsi les bases d'un nouvel ordre social.

Encart : Le Coran et les femmes

« Les hommes ont autorité sur les femmes » ; ils sont habilités à les admonester et même à les frapper (Coran, 4, 34). La polygynie est limitée à quatre femmes (sauf pour le prophète), pour autant que le mari se sente capable de les traiter sur un pied d'égalité. Elle ne concerne bien sûr qu'une minorité de croyants suffisamment aisés.

Les femmes sont actives au sein de l'islam naissant. Elles questionnent, conseillent et combattent. Aïsha, l'une des épouses de Mahomet, s'étonne ainsi qu'Allah ne parle qu'aux hommes, suscitant un tournant de la révélation, qui s'adresse désormais aux deux sexes. En règle générale, elles reçoivent cependant une demi-part d'héritage, parce qu'elles n'ont pas de responsabilité matérielle à l'égard de leur famille (Coran, 4, 11).

Le désir sexuel des femmes est réputé dix fois supérieur à celui des hommes. Il n'est pas blâmé – au ciel, chaque orgasme devrait durer au moins vingt-quatre ans – mais doit être strictement encadré par le mariage patriarcal. Le Coran n'évoque pas l'excision.

Concernant le port du voile, un verset coranique recommande aux femmes de cacher leurs seins avec leur châle (24, 31) ; un autre les enjoint de resserrer leur robe (33, 59). Il est aussi prescrit de s'adresser aux femmes du prophète derrière un rideau (33, 53). La tradition défend que le corps des femmes doit être caché, à l'exception de leur visage et de leurs mains (il s'agit cependant d'un *hadîth* dont la chaîne de transmission est mal établie).

L'adultère doit être prouvé par quatre témoignages concordants pour être puni (4, 15). La lapidation n'est pas mentionnée dans le *Coran*, mais dans l'*Ancien Testament* (*Deutéronome*, 22, 23-24).

Certains *hadîth* y font référence, mais leur crédibilité est douteuse.

Il arbitre les conflits des clans païens et bénéficie au début d'une certaine bienveillance des puissantes tribus juives, auxquelles il emprunte certains rituels : prière à la mi-journée en direction de Jérusalem et jeûne du Kippour ; Allah permet aussi de manger la nourriture des gens de l'Écriture et d'épouser des femmes d'entre eux. Pendant ce temps, il étend son influence politique en assurant l'indépendance de ses partisans au moyen d'une série de « raids » contre les caravanes de La Mecque (la guerre privée est alors une coutume parfaitement admise).

Les opposant-e-s des tribus bédouines semblent peu nombreux : avec le temps, ils-elles se rallient ou sont éliminés. Ce sera le cas de la poétesse 'Açmâ', assassinée dans son sommeil. N'avait-elle pas déclaré : « *Enculés de Mâlik et de Nabîl (...) [clans et tribus médinoises]. Vous obéissez à un étranger (...) N'y aura-t-il pas un homme d'honneur (...) qui coupera court aux espérances des gobeurs* » (cité par Rodinson).

En revanche, les juifs ont des prétentions politiques et une cohésion idéologique plus menaçantes. Ils traitent de haut les idées religieuses de Mahomet, qui les défie en revendiquant les origines ancestrales de l'islam : les Arabes ne descendent-ils pas d'Ismâ'il, fils d'Abraham (Ibrâhîm), lui-même fondateur originel des religions du Livre. Il rompt aussi avec eux en instituant le jeûne du Ramadan, en rejetant une partie de leurs interdits alimentaires (il proscriit cependant le vin, associé à des cultes païens), puis en exigeant des croyant-e-s qu'ils-elles prient en direction de La Mecque. Il en viendra à bout par une succession d'expulsions, d'expropriations et de massacres, dont celui des Banou Qorayza, en 627, fera plusieurs centaines de morts. Il se distancie aussi des chrétiens en reconnaissant Jésus comme prophète, capable certes de miracles, mais néanmoins homme à part entière.

Maître de Médine et des routes commerciales très fréquentées du Nord du Hedjaz, desquelles il tire des ressources croissantes, le parti de Mahomet pose un problème insoluble aux riches marchands de La Mecque qui ne parviennent pas à le défaire par les armes. C'est que le jeune Etat naissant, qui doit sa forte cohésion à l'idéologie musulmane, est dirigé par un homme exceptionnel qui sait concilier vision à long terme et sens de l'opportunité. Il s'entoure aussi de conseils avisés, notamment de ceux de ses deux beaux-pères et successeurs, Abou Bekr et 'Omar, auxquels s'oppose parfois son cousin 'Ali, mari de sa fille Fâtima.

En 628, Mahomet annonce qu'il entend partir à la conquête spirituelle de La Mecque en prenant la tête d'une marche pacifique. L'entreprise est couronnée de succès, en dépit des concessions humiliantes qu'il doit accepter : dès 629, les musulmans sont admis dans la ville pour le pèlerinage. En 630, il prépare cependant une grande expédition militaire pour intimider ses derniers opposant-e-s : l'aristocratie mekkoise divisée évitera l'épreuve de force en se soumettant avant de se convertir. Médine devient ainsi la capitale de l'Arabie unifiée autour de son prophète, à la tête de laquelle les grandes familles qorayshites se pressent désormais. Au sommet de sa puissance, l'Envoyé d'Allah meurt le 6 juin 632.

Au même moment, Byzance exsangue a repris l'avantage sur une Perse enfin défaite. Les armées des premiers califes (héritiers du prophète), qui ne peuvent plus rançonner les Arabes islamisés, vont saisir cette opportunité pour se lancer à la conquête du monde connu. Comme le relève Rodinson, leur avancée est fulgurante : « *un siècle après la date ou Mohammad, obscur chamelier, avait commencé à réunir autour de lui dans sa maison quelques pauvres Mekkois, ses successeurs*

commandaient des approches de la Loire au-delà de l'Indus, de Poitiers à Samarkand ». Pour le philosophe Ernst Bloch : « *La bannière verte flotta bientôt d'un mouvement homogène par-dessus la tempête commerciale, guerrière et religieuse* » qui bouleversait le Moyen-Orient et le monde méditerranéen : désormais, l'islam – idéologie de la modernité d'alors – allait présider à l'expansion des marchés, et ceci « *du déclin de l'Empire romain d'Orient à l'ascension de Venise, et même de l'Angleterre* ». [7]

Jean Batou

P.-S.

* A paraître en Suisse dans solidaritéS, n° 160, du 17 décembre 2009. Ce texte contient deux cartes non reproduites ici.

Notes

[1] Patricia Crone a prétendu que l'islam avait dû naître en Arabie du Nord, plutôt qu'en Arabie centrale, où l'essor du commerce, mais aussi la diffusion du judaïsme et du christianisme, étaient encore très limités au premier tiers du 7^e siècle (*Meccan Trade and the Rise of Islam*, Princeton U.P., 1987). Les fondements de cette hypothèse décoiffante ont été cependant fragilisés par des travaux archéologiques récents.

[2] Les citations de M. S. Hodgson sont tirées de *The Venture of Islam. Conscience and History in a World Civilization*, Vol. 1 : *The Classical Age of Islam*, Chicago, 1977.

[3] Maxime Rodinson, *Mahomet*, Paris, Seuil - Points, 1994. Les autres citations de Rodinson sont tirées de la même version revue et complétée de sa brillante synthèse, parue pour la première fois en 1961. Du même auteur : *Islam et capitalisme*, Paris, 1966 ; *Marxisme et monde musulman*, Paris, Seuil, 1972 ; *Les Arabes*, Paris, PUF, 1979 ; *La fascination de l'Islam*, Paris, Maspero, 1980 ; *L'Islam : politique et croyances*, Paris, Fayard, 1993.

[4] Albert Hourani, *A History of the Arab Peoples*, Cambridge (Mass.), Harvard U.P., 1991, pp. 12-14.

[5] André Miquel & Ghani Alani, *Le Fou de Laylâ*, Paris, Sindbad-Actes Sud, 2003.

[6] La vie de Mahomet nous est connue par des récits (*hadîth*), dont les plus anciens remontent probablement à 120 ans au moins après les faits. Ils ont été validés par de grands juristes musulmans qui ont attesté de leur crédibilité en analysant la chaîne des témoignages dont ils dépendent, n'évitant pas parfois des contradictions, ce qui fait qu'ils ajoutent souvent : « *Et Dieu est le plus savant* ». Pour en savoir plus : Ibn Warraq (sous la dir. de), *The Quest for the Historical Muhammad*, New York, Amherst, 2000.

[7] Ernst Bloch, *Le principe espérance*. Vol. 3 : *Les images-souhaits de l'Instant exaucé*, Paris, Gallimard, p. 439.